

Le Monde WEEK-END

Samedi 30 novembre 2013 - 69^e année - N° 21420 - 3.50 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr

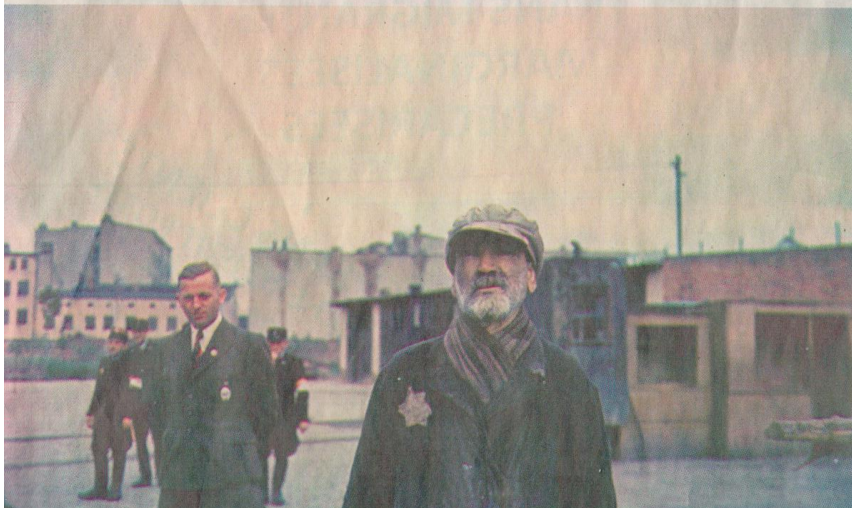
Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directrice : Natalie Nougayrède

Le Monde
Samedi 30 novembre 2013

CULTURE & IDÉES

Des deux côtés du ghetto

IMAGES | Une exposition au Mémorial de la Shoah, à Paris, confronte des documents de la propagande nazie avec des photographies prises clandestinement dans les ghettos de Pologne et de Lituanie



Ghetto de Lodz, transport d'excréments. Cette image, non datée, a été prise clandestinement par Henryk Ross, photographe pour le conseil juif dans le ghetto.



Ghetto de Lodz, 1942. A travers les grillages de la prison centrale, les adieux avant une déportation imminente saisis par le photographe Mendel Grossman, interné dans le ghetto.



Ghetto de Kaunas (Lituanie), 1941. Une image prise clandestinement par George Kadish, photographe amateur interné dans le ghetto.



« Se débarrasser des ghettos » : article paru dans le journal de la SS, « Das Schwarze Korps », le 2 mai 1940.

ÉDÉRIC JOIGNOT

L'appareil photo est-il incorruptible? Son optique révèle-t-elle la vérité des personnes, quand bien même celles-ci voudraient la dissimuler? Autrement dit, la photographie est-elle objective? Le débat, né avec la photo elle-même, traverse l'exposition au Mémorial de la Shoah, à Paris, « Regards sur les ghettos ». Elle présente une centaine de clichés réalisés au cours des années 1940 dans les ghettos de Pologne et de Lituanie par des photographes allemands et juifs. Ce ne sont pas les mêmes images. Que l'appareil photo soit incorruptible, un portage sur les ghettos polonais l'affirme le numéro du 2 mai 1940 de *Das Schwarze Korps*, le journal des SS. Voici montré, affirmé-il, le « juf éternel », saisi par la « lentille » partielle de l'appareil. On y voit quatre portraits d'hommes photographiés de trois quarts, en plan serré, l'air renfrogné. On dirait des photos d'identité judiciaire – de criminels. Au-dessus, trois scènes de rue : des femmes, des hommes, dans de pauvres manoirs, vendent de la vaisselle dépareillée ou attendent le client, mais dans les poches, n'ont descouverts. L'historien Johann Chastot, commentant ces images, souligne l'intonation du photographe : « Les juifs, c'est le visage, ne travaillent jamais vraiment. Ils essaient ou ils commercent, mais ne produisent jamais rien par eux-mêmes. »

C'est d'ailleurs ce qu'affirme l'article. Dans les ghettos – mis en place par les occupants allemands, qui en affament et brutalisent les populations –, les gens s'occupent, lit-on, en « marchant avec dureté et malignité chaque Grochen qu'ils peuvent piquer aux goys ». Ils vivent « dans la saleté, encore dans la saleté, toujours dans la saleté ». Leurs quartiers sont des « trous sombres » pleins de « criminels récidivistes, de meurtriers, d'esrocs et de pickpockets ». L'incorruptible photo, souligne l'article, nous rappelle cette vérité première : de ces sombres ghettos, « lieu de naissance des ancêtres des Rothschild et Mandel, Blum et Flore-Belisha », vient l'ennemi de l'Europe : « la juverie mondiale ».

On l'aura compris, ces photos ont été prises, choisies et recadrées à des fins de propagande. De fait, la plupart des photographes allemands des ghettos travaillaient avec les compagnies de propagande (PK), supervisées par la Wehrmacht. Ainsi, Walter Genewein, un administrateur du ghetto de Lodz (Pologne), a photographié les ateliers établis par les Allemands. Il ne montre jamais les souffrances du travail forcé, jamais la violence. Sur un cliché en couleurs, il oppose deux humanités : la silhouette élégante et cravatée d'un officier et celle d'un vieil homme en manteau brun, portant l'étoile jaune. Judith Cohen, la directrice des collections photographiques du Mémorial de l'Holocauste, à Washington, écrit : « Quand le photographe nazi Walter Genewein prend des photos pittoresques du marché juif ou d'une déportation du ghetto de

Lodz en faisant le point sur une personne plutôt que sur des fourgons à bestiaux, plus oppressants, il saisit certes une réalité, mais une réalité choisie. »

Une des forces de l'exposition est d'accompagner les photographies de témoignages d'habitants. Sous l'image d'une boulangerie, on apprend que les gens mouraient de faim. Un décalage s'installe, d'où naît une nouvelle réalité. Le scénographe de l'exposition, Romy Fischler, explique ce choix : « En confrontant le réel photographique aux récits, on apprend à décrypter les images, on pénètre l'état d'esprit des gens devant l'objectif. »

Dignité saisissante

Romy Fischler constate qu'avec le recul du temps les photos de propagande – accrochées comme si elles séchaient à l'air, sorties d'un bain de révélateur, afin d'éviter l'impression d'un accrochage d'exposition d'art – en disent long sur l'antisémitisme. Mais elles nous touchent aussi. Leur intention se retourne. Ainsi, le vieil homme photographié par Genewein devant l'officier arrogant montre une dignité saisissante : l'image devient le symbole de la barbarie nazie. Quant au groupe de personnes ôtant leur chapeau devant le photographe allemand Willy Georg, comment deviner leurs sentiments? La peur, la volonté de montrer leur souffrance? « Les témoignages, rappelle Romy Fischler, nous disent que les habitants se sentaient humiliés par les photos, qu'ils devaient obéir aux Allemands. »

Les photographes juifs, eux, travaillaient clandestinement. Ils voulaient témoigner du quotidien, qu'il soit douloureux ou plein de vie, mais surtout montrer le crime insupportable en cours : la « liquidation » des ghettos est le prélude à la « solution finale ». Pour Daniel Blatman, professeur d'histoire juive à l'Université hébraïque de Jérusalem, les photographes juifs nous révèlent « un peuple vivant, concret, réel, un peuple d'êtres de chair et de sang, dont on voit les visages, la vie familiale, les enfants, les gens au travail, les actes de résistance ». Ils nous rappellent que l'extermination de 6 millions de juifs par le régime nazi « n'est pas une abstraction ». Il ajoute : « Les photographes ne sont jamais neutres. »

Quisont ces photographes juifs? Il y a Mendel Grossman, du ghetto de Lodz. L'émouvant image du chanteur de rue au milieu d'une foule est connue. Quant à Henryk Ross, de Lodz aussi, il photographie la vie qui continue, les enfants jouant, mais aussi la dureté du ghetto : comme cette photo d'hommes épuisés tirant un conteneur de matières fécales. George Kadish, du ghetto de Kaunas (Lituanie), prend des photos des l'arrivée des troupes allemandes. Recherché par la Gestapo, il les enterra avant de s'enfuir. Il les retrouvera. Son image de deux enfants en guenilles parle d'elle-même. George Kadish a expliqué, après guerre, « avoir ressenti le sentiment d'une injonction historique de porter les terribles événements du ghetto au monde extérieur, à nos enfants et aux générations à venir. »

À VOIR
« REGARDS SUR LES GHETTOS »
Mémorial de la Shoah,
17, rue Geoffroy-l'Asnier,
Paris 4^e.
Tél. : 01 42 77 44 72.
Du dimanche au
vendredi, de 10 heures
à 18 heures, le jeudi
jusqu'à 22 heures.
Entrée libre. Jusqu'au
28 septembre 2014.